



(photo : Béatrice Mecking-Savoie)

Depuis les dix dernières années, le conte connaît un essor remarquable, particulièrement au Québec. Les lieux où l'on peut entendre des contes se sont multipliés, des conteurs de l'ombre sont sortis de leur cachette. De plus en plus d'ateliers sont offerts à ceux qui veulent s'initier à cet art de l'oralité. Des festivals ont éclos aux quatre coins du Québec — Trois-Pistoles, Abitibi-Témiscamingue, Natashquan, Sherbrooke —, et la plupart de ces événements, revenant bon an mal an, sont là pour durer. La maison d'édition Planète rebelle, qui publie essentiellement des contes sous forme de livres-CD, a fêté ses dix ans d'existence et développe une collection jeunesse qui prend de plus en plus de coffre. On y édite également des textes de réflexion théorique sur cette discipline. Le conte au Québec a maintenant sa relève, ses vétérans et même ses vedettes, on n'a qu'à penser à la grande popularité de Fred Pellerin. Le conte a aussi son grand prix : la «Girouette cuivrée», remise sporadiquement et qui vient reconnaître l'apport particulier d'un conteur à sa discipline.

Un organisme, Le Regroupement du conte au Québec, cherche à donner «une voix officielle à la parole conteuse qui fuse depuis plusieurs années avec vigueur et verdeur partout au Québec», et vise à faire reconnaître le conte comme une discipline artistique spécifique. Les conteurs sont de plus en plus présents dans les écoles grâce au programme Rencontres culture-éducation du MELS. Si le conte, en général, ne s'adresse pas à un âge précis, la parole d'un conteur, elle, cherche toujours à rejoindre cet auditoire qui est là, droit devant. Vivante et mobile, cette parole s'adapte aux jeunes oreilles pour toucher tout auditoire. Au moyen d'activités organisées lors de festival, au moyen de lieux de contes qui leur sont plus spécifiquement réservés, comme le Théâtre de la Source, à Montréal, ou par le biais des rencontres scolaires, de plus en plus d'enfants et d'adolescents sont initiés à la parole conteuse.

La chronique «Toutentendu» fera écho à tout le bouillonnement autour de cet art vivant qu'est le conte. Il y sera question de la

place qu'il occupe auprès du jeune auditoire et de celle qu'il pourrait encore prendre.

Pour entrer en matière de belle manière, voici une rencontre avec un vétéran du conte au Québec. Alors que personne n'y croyait encore, Jocelyn Bérubé promenait déjà, il y a plus de trente ans, son violon et sa voix aux quatre coins du Québec pour faire vibrer les oreilles avec ses histoires, comme la légende d'Alexis le Trotteur, le conte de l'Oiseau couleur du temps et l'histoire de Tuyau Grandchamp. Des histoires qu'il raconte toujours et qu'il continue à polir au fil des ans.

Homme discret et d'une humilité touchante, Jocelyn Bérubé se transforme diablement lorsqu'il conte. Le plus souvent armé de son violon, il subjugue ses auditeurs de la plus démente manière. La voix rocailleuse et profonde, le regard intense et le geste enlevé, il ponctue ses histoires de coups d'archet bien sentis, du tapement de ses pieds aiguisés et d'éclats d'une flamboyante poésie qui n'appartient qu'à lui.

Il rit quand j'enclenche l'enregistrement : «Il va falloir que je fasse attention à ce que je dis!» Les cheveux blancs, la barbe grise et le sourire enjôleur, Jocelyn Bérubé est beau comme un diable et infernalement séduisant... Il se raconte dès que je l'y invite et m'emporte dans son histoire comme dans une danse.

Pas évident de choisir d'être conteur à la fin des années 60... Depuis plusieurs décennies, le conte était passablement tombé dans l'oubli et, pour un comédien de formation, comme Jocelyn Bérubé, «on ne pouvait pas penser devenir une vedette en faisant ça : les contes, ça ne passait pas à la radio. Encore aujourd'hui, c'est bien rare!»

C'est en se baladant dans la province avec ses complices du Grand Cirque Ordinaire que le jeune comédien a été amené à raconter des histoires. «Avec le Grand Cirque, nous faisons essentiellement du théâtre de rue, très engagé socialement. Les pièces étaient montées sur un canevas et nous y faisons beaucoup d'improvisation. On jouait dans des cafés, dans

des hôpitaux, on allait voir les chômeurs... de temps en temps, on disposait d'une scène : là, on était contents! On trimballait tout notre matériel dans une petite camionnette et nous étions à la fois comédiens, concepteurs et techniciens. Au début, je jouais aussi de la trompette, Raymond Cloutier du trombone, et on faisait une espèce de fanfare...»

C'est la deuxième création de la troupe, *La famille transparente*, qui donnera au jeune artiste l'élan pour apprendre les rudiments d'un instrument qui n'allait plus le quitter : le violon. Il explique : «J'y jouais le rôle d'un ouvrier. Comme dans un conte merveilleux, je réussissais à gagner le cœur de ma belle en l'enjôlant avec ma musique, en jouant de ma trompette, au départ... Je trouvais qu'il y avait quelque chose qui clochait là-dedans : un ouvrier, ça devrait jouer du violon! Un instrument du peuple, un instrument de tradition! Mais je ne voulais pas faire semblant : de quoi ça aurait eu l'air? Je me suis acheté un violon à vingt-cinq piastres sur la rue Craig et je me suis dit : il faut que j'apprenne, maintenant.»

Son enfance à Saint-Nil, petit village gaspésien depuis rayé de la carte, avait été bercée d'airs de violon. L'oreille était prête. Il s'y est mis et a rapidement appris un premier morceau, le *Reel* de Sainte-Anne. «Alors un soir de représentation, je leur ai joué ce tour : au lieu de sortir la trompette, j'ai sorti le violon. Le violon est resté dans la pièce, puis dans ma vie.»

C'est ce même violon qui, quelques coups d'archet plus tard, a entraîné Jocelyn sur la piste d'un premier conte : «J'ai appris le *Reel* du Pendu, mais il y avait une histoire qui allait avec lui, *La Légende du reel du pendu*... Ça raconte l'histoire d'un homme condamné parce qu'il a braconné sur les terres du seigneur pour pouvoir nourrir sa famille. C'est en jouant un air sur un violon désaccordé qu'il est parvenu à sauver sa peau. Nous venions de traverser la crise d'Octobre. Le braconnier avait transgressé la loi : ça créait une espèce de parallèle avec la situation d'alors. Je me suis mis à conter cette histoire-là. Puis d'autres se sont ajoutées.»